



Dieu chez Machiavel et Nietzsche: Deux philosophes du soupçon ?

Dr. N'DRI Diby Cyrille

Maître-Assistant

Département de Philosophie,

Université Alassane Ouattara de Bouaké, Côte d'Ivoire

dibycyr1@yahoo. fr

Introduction

Dans une Italie sujette à des guerres fratricides et à l'occupation des puissances étrangères, l'on ne peut qu'assister à une instabilité politique. Pour pallier cette situation de crise, il revient, selon Machiavel, au dirigeant italien de se fonder sur la *virtù*, c'est-à-dire ses qualités personnelles. Ainsi, pour surmonter les intempéries, les responsabilités du prince ne se fondent pas sur Dieu, mais sur la volonté de puissance. En comptant ainsi sur ses propres forces, le prince machiavélien n'attend pas un secours du ciel, c'est-à-dire Dieu.

Selon Machiavel, en effet, « personne ne doit avoir une cervelle assez légère pour croire que si sa maison menace de crouler, c'est Dieu qui la lui sauvera(...) ; il mourra bel et bien sous ces décombres ». Machiavel, ayant constaté les faiblesses du clergé italien vis-à-vis des désordres constatés dans son pays, prône une scission entre la politique et la religion. L'on note donc une mise en cause de l'idée de Dieu comme source de faiblesse. Aux yeux de Machiavel, l'attentisme du Pape face à la situation chaotique de son pays s'est toujours soldé par des échecs. Partant de ce fait, il critique tous ceux qui voyaient en Dieu la source du bonheur de l'Italie. Ce sont les répugnances de Machiavel à l'égard du pouvoir divin qui ont permis à ses détracteurs de le taxer de toutes les hérésies. Il fut, dès lors, appelé ministre de Satan, de démon, irréligieux. La doctrine machiavélienne a ainsi été taxée de perverse et diabolique. « Depuis elle n'a cessé avec les hérésies que le Satan a suscitées, de s'entendre, et de pénétrer dans les nouveaux pays et de les inspecter ». Le Jésuite R. BADENNAEYRA, par exemple, demande qu'on empêche que l'œuvre de Machiavel (*le prince*) atteigne d'autres peuples, puisqu'elle détruit sournoisement les bases de la religion. Pour le jésuite et les hommes de Dieu, en vantant la force et la ruse, le machiavélisme dévient l'image vivante de la trahison, de la cruauté, en somme de toutes les normes dangereuses parce que pernicieuses



vis-à-vis de la religion. Qu'en est-il de Nietzsche ? Pourquoi a-t-il été considéré comme irréligieux ?

Pour Nietzsche, la « religion est malade ». Selon lui, la religion a inventé des mendiants et des êtres faibles qui attendent que le secours de Dieu. C'est pourquoi, pour Nietzsche, l'homme moderne, influencé par le christianisme, manque de courage. Pour Nietzsche, la religion a infecté tous les citoyens. Les hommes d'États eux-mêmes n'ont pas échappé à cette calamité. C'est pourquoi, il considère les hommes d'États comme une « racaille ». Selon lui, cette gent est incapable de faire usage de la force et de l'audace. Parlant de l'État, Nietzsche recommande donc un effondrement dû à la mauvaise influence du christianisme. C'est pour ce fait qu'en cherchant à se débarrasser de la métaphysique traditionnelle, Nietzsche prône le *Wille Zur macht*.

Avec la volonté de puissance, Nietzsche apprend aux hommes à ne plus se comporter comme Thalès qui est tombé dans un puits en contemplant les étoiles. C'est, sans doute pourquoi, à ses yeux, « toute la pensée métaphysique est fondée sur cette option morale : l'assimilation de l'être à l'idéal. Ce sont des principes moraux qui structurent la relation de l'existant à l'être, considéré comme antithèse de la réalité, négation du monde sensible, c'est-à-dire comme Idéal, possédant tous les prédicats supérieurs et constituant par là le monde de l'au-delà suprasensible, le monde de l'absolu, seule « vraie réalité » cachée derrière les apparences ». Dans cette optique, il ne faut plus dévaloriser le sensible au profit des causes immatérielles. Nietzsche pose, partant de ce fait, le surhomme, c'est-à-dire un homme nouveau, un dirigeant nouveau à l'image du prince de Machiavel. C'est donc cette révolte contre Dieu, qui a fait de Nietzsche un athée. Ainsi, les efforts de Machiavel et de Nietzsche à vanter l'homme supérieur font d'eux des philosophes du soupçon, c'est-à-dire les détracteurs des principes divins. Sont-ils, cependant, restés des fossoyeurs de la chrétienté ? Les soupçons à l'égard de ces deux penseurs sont-ils fondés ? Le prince de Machiavel et le surhomme de Nietzsche sont-ils réellement ennemis de Dieu ? Est-il juste de considérer de façon drastique que ces héros sont des athées ?

I- De l'athéisme de Machiavel et de Nietzsche



Si les philosophes ne sortent *ex nihilo*, ce fait signifie que les penseurs sont les images vivantes de leurs peuples et surtout de leurs époques. Il s'avère donc indispensable de scruter les contextes d'émergences des doctrines de Nicolas Machiavel et de Nietzsche afin de saisir leurs positions quant à la question de Dieu.

A- L'athéisme de Machiavel

Issu de la Renaissance qui signifie retour aux sources oubliées, c'est-à-dire l'Antiquité et émergence de valeurs nouvelles, Machiavel démontre que son époque (la Renaissance) était en rupture avec la période médiévale. Mais pourquoi cette répugnance pour le Moyen Âge ? « Institution antérieure à la constitution même du royaume, l'Église catholique joue un rôle fondamental (...). Elle justifie et sacralise le pouvoir royal, elle encadre tous les moments de la vie individuelle et collective ¹. Pendant le Moyen Âge, les pouvoirs temporels et spirituels étaient confondus dans les mains du Pape. Fort de cette puissance, toutes les activités économiques et politiques étaient sous la domination du Souverain Pontife. Malheureusement, le Pape n'a pu donner au pouvoir temporel ses lettres de noblesse, c'est-à-dire la stabilité politique. C'est donc face à cette incapacité du Souverain Pontife à unifier les grandes villes de l'Italie que celles-ci s'entredéchiraient sous le regard incompetent du Pape puisqu'il avait toujours échoué dans toutes ses démarches en vue de rendre stable l'Italie. « Ainsi, l'Église n'ayant jamais été assez forte pour pouvoir occuper toute l'Italie, et n'ayant pas permis qu'un autre s'en emparât est cause que cette contrée n'a pu se réunir sous un seul chef et qu'elle est demeurée asservie à plusieurs princes ou seigneurs, de là, ces divisions et cette faiblesse qui l'ont réduite à devenir la proie non seulement des barbares puissants, mais du premier qui daigne l'attaquer ». C'est de l'échec du Pape, donc de l'Église, que Machiavel recommande la scission entre la politique et l'Église, surtout que le Pape et l'Église deviennent des obstacles à l'élévation des citoyens italiens. À l'image de son époque, Machiavel remet en cause les systèmes archaïques du Moyen Âge. Il revient pendant la Renaissance de restaurer la science politique à partir d'une nouvelle méthode afin de mieux dominer la nature qui se trouve dorénavant libérée de toute divinité. Machiavel, tout comme la renaissance, affirme le pouvoir et l'autonomie de l'homme dans une conception qui n'a rien à voir avec les systèmes théologiques du Moyen Âge.



Ainsi, « sur le plan politique, son aversion envers le pouvoir temporel et envers l'Église de Rome mêle des observations, à caractère politique général, à ce que le 'secrétaire florentin' considère comme la plus grande faute de l'Église, à savoir la profondeur de division interne voulue par la papauté et qui est la cause de la faiblesse et l'humiliation italienne ». Soucieux de la situation délétère de son pays, Machiavel invite son prince à quitter l'attentisme et la passivité qui ont animés le Pape et les exégètes. Dorénavant, le prince ne devra plus compter sur les dix commandements, mais sur la force et la ruse, car : « la renaissance, au sens étroit du mot, c'est un mouvement intellectuel qui commence à la fin du XVème siècle, s'épanouit pendant le premier quart du XVIème siècle, et qui vise à secouer les disciplines intellectuelles du Moyen Âge, pour revenir à l'Antiquité classique, étudiée directement aux sources par les humanistes, et non plus à travers la transmission chrétienne ». La philosophie politique de Machiavel se fait fort d'un chef *Virtuoso* qui ne peut sauver son peuple que par l'usage de sa propre raison et non la raison universelle (Dieu). Le monarque absolu de Machiavel, l'homme exceptionnel, ne se soumet plus aux considérations religieuses. En se fondant sur le réel, c'est-à-dire la nature humaine, le prince machiavélien est désormais à la remorque des dirigeants de l'Antiquité. En effet, ces anciens dirigeants ont pacifié leurs États par l'usage des moyens extraordinaires. Avec la force et la ruse les anciens ont totalement rejeté les valeurs religieuses de la période médiévale. Ces moyens opposés aux dogmes religieux deviennent incontournables dans la gestion des affaires publiques. Selon la personnalité exceptionnelle du prince machiavélien, le présupposé du commandement et de l'obéissance vise à instituer uniquement un ordre dans la société.

Le prince de Machiavel s'identifie, de la sorte, à un dieu dans la mesure où tous les pouvoirs lui sont confiés. Ainsi, par l'entremise de son pouvoir surnaturel, il manie avec habileté les normes opposées aux valeurs religieuses. S'il paraît surhumain, cela résulte du fait qu'il utilise le lion et le renard pour mener à bien son pouvoir. Ainsi, « l'héroïsation, la déification et la mystification du monarque absolu de Machiavel sont dues au fait qu'il se fonde inévitablement sur les moyens rocambolesques ». Ce sont donc tous ces attributs du prince de Machiavel qui font de lui un athée. Machiavel en effet, rend son prince orgueilleux et égocentrique. Son prince devient supérieur à tous les citoyens, il a le droit de vie et de mort sur eux. Lui seul sait ce qui peut faire le bonheur des gouvernés. Omnipotent et omniscient, le



prince machiavélien défie Dieu. Le prince italien, on peut donc le signifier, inculque aux hommes politiques tous les actes irréguliers.

C'est pourquoi, pour Spinoza, « les politiques (...), on les croit plus occupés à tendre aux hommes des pièges qu'à les diriger pour le mieux, et on les juge habiles plutôt que sages. L'expérience en effet, leur a enseigné qu'il y aura des vices aussi longtemps qu'il y aura des hommes ; ils s'appliquent donc à prévenir la malice humaine, et cela par des moyens dont une longue expérience a fait connaître l'efficacité, et que des hommes mus par la crainte plutôt que guidés par la raison, ont coutume d'appliquer, agissant en cela d'une façon qui paraît contraire à la religion ». Pour Spinoza et les détracteurs de Machiavel, les qualités personnelles prônées par Machiavel ne peuvent aucunement permettre au prince de pacifier une société en proie à l'instabilité politique. Les principes blasphématoires de Machiavel tout en faisant perdre son prince, détournent les citoyens des vraies valeurs morales. Comment l'homme peut-il prendre son destin en main s'il n'est pas l'auteur de sa trame ? L'homme peut-il insuffler un dynamisme à son propre corps ?

Machiavel vante un manque de confiance en soi lorsque le prince attend un secours du ciel. Ce manque d'humilité de la part de Machiavel entraîna, malheureusement, selon les hommes de Dieu, la perte du prince machiavélien. Car, Dieu résiste aux orgueilleux puisque « l'orgueil, nous dit l'Écriture, va devant la chute (...). C'est l'orgueil qui fit tomber Satan et l'orgueil fut le même point de ténèbres dont Satan se servit pour faire tomber Pierre. De par son expérience, Lucifer, connaissait parfaitement le jugement de Dieu contre l'orgueil, le religieux et l'envie ». Machiavel est ignorant, c'est pourquoi en apôtre du diable, il mésestime la main de Dieu dans la libération de l'Italie. Comment tuer, ou tromper pour parvenir à une paix, quand on sait que tous ces actes ne peuvent entraîner que vengeance et haine entre les citoyens. Le pacte de Machiavel avec le dieu du mensonge, c'est-à-dire avec le diable dénote de ses préceptes teintés de ténèbres puisque le diable est le maître des ténèbres.

Dès lors, le « grand problème est celui de la religiosité de Machiavel. L'opinion traditionnelle tirant argument de certaines déclarations fracassantes et de jugements méprisables sur la religion chrétienne, génératrice de faiblesse, fait de Machiavel un véritable païen, point seul d'ailleurs de son espèce dans l'Italie de la renaissance. Bien des passages du prince et même des discours heurtent directement les sentiments religieux ».



Machiavel en libérant la politique de la religion jette l'opprobre sur les sentiments religieux. Il empêche, de la sorte, les hommes d'États à rechercher l'amour de Dieu. Selon le cardinal Pole, Machiavel a été influencé par le chef des démons. C'est pourquoi, il « donne le florentin pour auteur démoniaque ». Machiavel rend donc insensible son prince au pouvoir absolu de Dieu, lui-même instrument, c'est-à-dire créature de Dieu. C'est pour ce fait que les hommes de Dieu rejettent la tartuferie de Machiavel. En effet, son hypocrisie récuse la *potenta dei*, c'est-à-dire la puissance de Dieu socle de tous les succès du Moyen Âge. Ainsi, si seules les prescriptions divines étaient les gages de succès des dirigeants politiques, il ne sert donc à rien de faire l'apologie des vices ; mais ce qui importe, c'est de rendre vertueux le peuple par la crainte de Dieu. « Le vice est donc ce qui nous rend enclin à pécher, c'est-à-dire ce qui nous porte à consentir à ce qui ne convient pas, par action ou par omission. Mais, c'est ce consentement que nous appelons, au sens propre, péché, c'est-à-dire une faute de l'âme qui nous rend passibles de damnation, ou qui est déclarée coupable devant Dieu ». Une introspection en vue de découvrir ses déviations s'avère nécessaire pour Machiavel. En effet, il importe de faire une surrection contre le philosophe italien qui met au-dessus de toutes valeurs celle de l'homme.

Or, l'homme, dans ses agissements, converge vers la méchanceté, l'oppression, les crimes de tous genres. Ces pratiques issues de la nature complexe des humains ne peuvent disparaître que par la soumission aux lois divines. Il s'avère nécessaire que la politique soit assujettie à la religion afin que les vertus théologiques en l'occurrence la foi, la charité, l'espérance, etc... puissent favoriser la paix dans la cité. Pour Machiavel, ces vertus affaiblissent les êtres humains qui au lieu de prendre en main leur destin se confient à Dieu. Or, les normes politiques, hostiles aux normes religieuses, demandent, du moins obligent des dirigeants à être surhumains. N'est-ce pas en soutenant cette position que Nietzsche a été taxé d'athée ? Quels sont les fondements du rejet de la religion par Nietzsche ? Pourquoi a-t-il déprécié les bases de la chrétienté ?

B- Nietzsche et le dédain des normes religieuses

Nietzsche, il faut le noter, a choqué les esprits religieux autant que Machiavel. En effet, pour lui, la religion en surestimant la puissance de Dieu a nié la volonté de puissance de l'être humain. Ainsi, dans la plupart de ses ouvrages et de façon spécifique dans *Par delà le*



Bien et le Mal, le Gai savoir et Ainsi parlait Zarathoustra, la religion a toujours été la cible de Nietzsche. Pour lui, la religion a pour vérité en soi et pour soi : Dieu seul, Dieu unique comme vérité. Ainsi, par son aspiration à l'universalité, la religion nie l'individu. L'homme, selon le philosophe allemand, ne peut avoir l'esprit critique, c'est-à-dire porter son interprétation. On en peut donc discuter les dogmes religieux.

C'est pourquoi, en comparant l'homme religieux au superstitieux, Nietzsche dit ceci : « Comparé l'homme religieux, le superstitieux est beaucoup plus personnel et une société superstitieuse sera celle qui compte déjà beaucoup d'individus, et où se manifeste déjà le désir de l'individualité ». Nietzsche rejette le principe de non contradiction dans la religion. Si le superstitieux peut par la raison interpréter les événements ou circonstances qui se prêtent à lui, dans la religion, en revanche, il y a une exclusion de toute individuation. Le monothéisme nie l'individu, sa liberté en lui imposant une variété unique et transcendante. Il s'ensuit une aliénation par le canal des valeurs ou vertus comme : la compassion, l'amour du prochain, la chasteté. Nietzsche décèle derrière ces pratiques religieuses des tartufes. S'il décèle des ruses, cela provient du fait que le plaisir personnel, l'intérêt particulariste, en somme, l'égoïsme est le socle de la religion. Pour Nietzsche, il y a donc un paradoxe. En effet, la moralité religieuse procède d'un calcul d'intérêt surtout que derrière les valeurs altruistes se cache l'égoïsme. Un égoïsme forcené ou une vanité démesurée sous-tend les vertus théologiques. Il n'y a donc pas de renoncement dans la religion, car tout sacrifice rime avec une quête d'équilibre personnel. En faisant donc le bien, les religieux songent qu'à leur bonheur, c'est-à-dire une éventuelle récompense.

Nietzsche déduit que par des déguisements, la religion prône l'altruisme. Par le canal de ses vertus consolatrices, et de renoncement à soi, il faut lire l'intérêt personnel. C'est pour ce fait que Nietzsche démystifie la métaphysique traditionnelle qui dans son endoctrinement affaiblit les forts. Car, la religion dans sa fonction de consoler ou de rassurer est destinée aux faibles. Il demande, par conséquent, aux hommes de valoriser la terre. Il faut donc mettre un terme aux espérances supra terrestres. Pour cela, il revient de rester fidèle à la terre sur laquelle peut se réaliser l'homme nouveau. Le nouvel homme de Nietzsche doit savoir que : « Dieu est mort ». Les religieux et leur théosophie sont mis dans les oubliettes. Il faut, selon le philosophe Allemand arrêter de sonder l'insondable, fuir les chimères ou les illusions et rester fidèles aux normes naturelles comme l'avait conseillé Machiavel le philosophe réaliste. S'il



faut fuir les hommes religieux, c'est pour le fait que, « ce sont des empoisonneurs, ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds. La terre est fatiguée d'eux : qu'ils s'en aillent donc ! » . Nietzsche s'oppose ainsi aux doctrines qui prêchent un au-delà de la vie terrestre. Le christianisme, en effet, vante un arrière monde où il ferait bon vivre. Pour Nietzsche, « ce sont des malades et des moribonds qui ont méprisé le corps et la terre, qui ont inventé des choses célestes et les gouttes du sang rédempteur (...) ». Si l'âme trouve sa satisfaction dans le commerce avec Dieu, il est dès lors, nécessaire de se consacrer au corps qui est la demeure de la raison. Par le mensonge, selon Nietzsche, les prêtres chrétiens ont imaginé l'existence d'une âme, d'un esprit afin de faire périr le corps. C'est pourquoi, pour Baroni Christophe, les prêtres chrétiens apparaissent à Nietzsche comme des assoiffés de domination des faibles. Ils représentent le recul de l'humanité par leur néfaste influence sur les consciences, d'où « derrière les pensées et les sentiments, mon frère, se tient un maître plus puissant, un sage inconnu – qui a nom "soi". Il habite ton corps, il est ton corps. Il y a plus de raison dans ton corps que dans ta meilleure raison ». Pour Nietzsche, l'homme nouveau est contraint de se méfier des sacripants. Cette analyse permet de comprendre que le père du surhomme (Nietzsche) se fonde sur des nouvelles valeurs qui s'érigent contre les normes soporifiques de la religion. L'auteur du *Gai savoir* rejette donc le christianisme qui dans sa manifestation avilit les êtres humains de façon générale mais en particulier les dirigeants politiques.

Nous retenons, avec Nietzsche, que le christianisme s'efforce d'investir la sphère politique au moyen de la démocratie. Or, quand la religion se confond à la politique, il y a la déchéance des hommes politiques. En effet, engourdi par les valeurs de la théocratie, les hommes d'États s'évertuent à faire l'éloge de la pitié, de la prudence, de l'égalité, etc.. « La religion aidant, cette religion qui a fait siennes les ultimes aspirations du troupeau et les a flattées, ces choses en sont venues au point que les institutions politiques et sociales expriment elles-mêmes cette morale d'une manière toujours plus évidente : le mouvement démocratique est héritier du gouvernement chrétien ». L'État, selon Nietzsche, tire son origine de la force. À l'origine, le gouvernement rime avec les valeurs guerrières comme l'audace. Malheureusement, Nietzsche découvre une massification. Par ce vocable, il fustige l'altération du pouvoir d'État. En effet, il y a décadence parce que le sens originel du pouvoir politique rime désormais avec froideur. L'État est devenu le monstre le plus froid de tous les monstres



parce que d'obédience religieuse. Il y a donc dénaturalisation, effondrement du pouvoir dû à un prolongement du socratismes et du christianisme.

C'est donc l'avènement de la « racaille » au pouvoir qui a rendu l'État froid. Le philosophe note donc un manque de courage des dirigeants politiques qui se fondent dans la masse. « Aujourd'hui, en effet, les petites gens sont devenues seigneurs. Ils prêchent tous la soumission et la résignation et l'astuce et le zèle et les égards et le long, etc. de petites valeurs.(...) Ô dégoût ! Dégoût ! Dégoût ! ». Nietzsche rejette, par ce propos, la mauvaise influence de la religion sur la politique. La pitié et la compassion des dirigeants à l'égard des citoyens empêchent ceux-ci de se défaire de leur faiblesse. Pour Nietzsche, les hommes religieux sont des poisons qui paralysent la volonté de puissance des uns et des autres dans la cité. Les êtres humains doués de conscience doivent, dès lors, prendre la décision d'assurer la pleine responsabilité de sa vie. Car, pour Nietzsche, c'est déraisonnable d'adopter des comportements souffreteux. Il revient aux hommes de rester attachés à la terre. Il faut vénérer le phénomène, le sensible, le corps : « il n'existe pas d'être, qui puisse être rendu responsable du fait que quelqu'un se trouve là ». L'éloge faite à l'égard de la terre met en exergue l'humanisme et surtout le réalisme de Nietzsche. En effet, la totale affirmation de l'homme et de la terre fait chuter la place de Dieu dans la vie des hommes. Désormais, l'homme est au-dessus de toutes les valeurs. Il se crée, crée son essence et sa valeur. Le surhomme de Nietzsche sort de l'aliénation, de la dépendance pour affirmer ses capacités de réalisation ou d'affirmation de soi indépendamment de toute influence providentielle.

Ce cri de cœur de Nietzsche a été perçu par Jean Paul Sartre qui affirme ceci : « Qu'est-ce signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialisme, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est rien. Il ne sera qu'ensuite et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas Dieu pour la concevoir (...) l'homme est responsable de lui-même ». L'homme devient l'artisan de son destin avec Nietzsche. Attitude indispensable, selon Sartre, puisque la notion de Dieu créateur des hommes et de l'univers a été inventée pour déprécier la volonté de puissance de l'être humain. C'est donc l'apologie du surhomme de Nietzsche qui lui a valu le manteau d'athéiste. Les soupçons contre Machiavel et l'auteur de *Par delà bien et mal* semblent être fondés surtout que leurs héros, tout en méprisant les normes divines comptent sur les qualités personnelles pour faire le bonheur des citoyens dans la cité. Pour ces deux penseurs, les êtres



humains influencés par la religion se regroupent dans un vivarium attendant, en conséquence, un secours de Dieu. Cependant, si ces deux philosophes mettent l'homme au-dessus de toutes les valeurs, renient-ils radicalement l'idée de Dieu ? Ne peut-on pas trouver une part de religiosité dans les doctrines de ces deux suspects ? Ont-ils sapé de façon drastique les dix commandements de Dieu ?

II- Machiavel, l'homme de Dieu et le Dieu de Nietzsche

A- La place du religieux dans le machiavélisme

Depuis les recommandations de l'usage de l'homme et de la bête de Machiavel à son prince, le philosophe italien a été considéré comme un détracteur de la religion. Selon ses adversaires, la plupart de ses ouvrages font l'apologie de l'usage intelligente de la force et de la ruse. Ce sont les agissements violents du lion et des artifices de son renard qui ont porté un voile sur le visage de Machiavel.

Une étude exhaustive du philosophe machiavélien démontre pourtant le contraire. En effet, Machiavel ne demeure pas le suppôt de Satan puisque pour lui « les princes et les républiques qui veulent empêcher l'État de se corrompre, doivent surtout y maintenir sans altérations les cérémonies de la religion (...). Car le plus sûr indice de la ruine d'un pays, c'est le mépris pour le culte des dieux ». L'on note de ce propos, la valeur des sentiments religieux dans la cohésion sociale. Pour Machiavel, il s'avère nécessaire de conserver les dogmes religieux afin de mettre fin à l'injustice, aux haines et tous les désordres provenant de la nature des hommes. Le maintien des fondements religieux favorisant la crainte de Dieu met les êtres humains sur un pied d'égalité. Une justice sociale s'installe donc empêchant les Grands (riches) de piétiner les Petits (pauvres). Ainsi, au nom de l'amour de Dieu, les citoyens s'aiment et s'entraident faisant disparaître, par conséquent, l'égoïsme et la quête des intérêts personnels au profit du bien commun.

C'est donc face aux bienfaits de la religion que l'auteur du prince fait cette recommandation : « Que les chefs d'une république ou d'une monarchie maintiennent donc les fondements de la religion nationale. En suivant cette conduite, il leur sera possible d'entretenir dans l'État les sentiments religieux, l'union et les bonnes mœurs. Ils doivent en outre favoriser et accroître tout ce qui pourrait propager ces sentiments ». Si la paix sociale exige une justice, celle-ci consiste au respect des uns pour les autres. Aussi le dirigeant



s'attachera-t-il véritablement au bien commun et non à son intérêt personnel. Cette tâche n'est réalisable que si le prince a la crainte de Dieu. Il est vrai que, dans la doctrine de Machiavel, le prince, en comptant sur ses qualités personnelles, semble écraser la main de Dieu. Il est également indéniable que Machiavel loue ardemment une séparation du pouvoir temporel et spirituel. Mais, il faut noter qu'il reconnaît la puissance des dix commandements à contribuer à la pacification d'un pays livré à un désordre. Pour le prouver, il montre l'harmonie sociale des peuples Allemands due au respect des dogmes religieux. « L'allemand nous présente encore des peuples remplis d'intégrité et de la religion, ce qui fait que plusieurs républiques y subsistent libres, et observent leur foi avec tant de respect que personne soit citoyen, soit étranger, n'ose douter de s'en rendre maître (...) ». La crainte de Dieu a été un adjuvant à la consolidation du pouvoir d'État en Allemagne. Machiavel ne nie donc pas le pouvoir du Dieu chrétien. Si l'Italie souffre, cette calamité prend son sens de l'incapacité du Pape à manipuler les pouvoirs temporels et spirituels. La déchéance du pays ne procède donc pas de l'usage des dogmes religieux, mais du mauvais usage de ces valeurs par des prêtres incompetents parce que avides d'argent.

Le florentin a donc reconnu le pouvoir de la religion dans l'équilibre de la société et de façon spécifique dans l'équilibre de l'âme. Si tous les hommes sont méchants, la religion peut les amener à la perfection. L'on note, chez Machiavel, que la complémentarité de la raison et de la foi dans la conservation du pouvoir d'État. Si Machiavel n'est pas un impie ou un athée, cela résulte du fait que, « dans sa vie quotidienne, il n'apparaît pas comme un bigot, mais pas davantage comme un mécréant. D'abord, il se plie tout naturellement aux usages religieux en vigueur ; il fait baptiser ses enfants, leur donne des parrains religieux et/ou de ses amis, il est entermé à l'Eglise. Ce qui le différencie, par exemple, du poète Luigi Pulci, à qui fut refusée une sépulture chrétienne. En somme, Machiavel ne fut pas considéré de son vivant comme un mécréant ». Point n'est besoin de douter de la religiosité de Machiavel. Le philosophe italien loin de tout soupçon est un chrétien qui ne visait que faire changer les mauvaises attitudes des hommes de Dieu. Car, pour le philosophe italien, les hommes de Dieu ne sont pas habités par l'éthique religieuse dans la mesure où ceux-ci ne vivent pas l'esprit de paix et le souci d'équilibre social. En effet, poussés par leurs orgueils, ils empêchent la puissante main de Dieu de sauver son peuple.



Si selon Robert Derathé, Machiavel est le premier à rompre avec la soumission de l'État à l'Église, force est de noter que cette rupture n'exclut pas l'usage des valeurs religieuses dans l'équilibre d'une société. Elle semble même constituer son fondement, car, une société vertueuse est source de paix et de prospérité. C'est pourquoi, pour Georges Livet : « la grande malédiction qui saurait arriver à un royaume est la guerre intestine de ces deux sœurs la religion et la raison d'État ». Machiavel n'avait-il reconnu l'incapacité de l'homme à régler, à gérer ou à surmonter certains événements ? Les hommes sont donc les produits ou les jouets d'une providence divine. L'homme semble donc adhérer à une trame dont Dieu en est l'auteur. Dieu fonde donc le pouvoir et lui donne sa puissance. En prônant, dès lors, *la virtù*, Machiavel reconnaît la valeur des dogmes religieux. Au fond, si les vices sont blasphématoires, les vertus riment avec la tolérance, la justice, le respect des autres, l'entraide qui ne se distinguent guère avec les principes voulus par Dieu. On peut à l'issue de cette investigation insinuer que Machiavel n'est pas un athée. Il conseille plutôt à son prince de ne pas mettre dans les oubliettes les commandements de Dieu qui sont d'un apport capital dans la conservation du pouvoir d'État. Si, avec la raison, l'homme parvient à utiliser le lion et le renard, il doit s'évertuer à tendre vers Dieu la vraie source de la béatitude. Mais s'il en est ainsi du philosophe machiavélien, qu'en est-il de Nietzsche ? Est-il possible de dénier son athéisme le relativiser et ainsi percevoir un brin de religiosité dans ses critiques ?

B- Le sens de la religiosité dans le nietzschéisme

Tout ce que l'on a retenu du généalogiste Nietzsche est le fait que les religions ont contribué à maintenir l'homme à un niveau inférieur. C'est pourquoi, sa conception de la vie converge vers le rejet de la religion. Dieu est pour Nietzsche, « une pensée qui tord tout ce qui est droit et fait tourner tout ce qui se dresse, s'élève, tout ce qui a le regard d'airain ». Est-il juste de ne voir que la négation de Dieu dans le philosophe nietzschéen ? Nietzsche, faut-il le noter, a reconnu la valeur de la religion qui est, selon lui, un moyen de dépasser les limitations imposées par le monde étrange et austère. La religion a donné la consolation aux souffrants, tous ceux qui trébuchaient ont eu pour socle la religion. Les désespérés, quant à eux, à l'instar des opprimés, ont obtenu le courage grâce à la religion. Cependant, il s'avère très important pour Nietzsche de responsabiliser la religion chrétienne dans la sélection de l'éducation du genre humain. Ainsi, pour Dupre Philippe, « nulle société ne peut exister sans morale. Il n'y a donc que la religion qui donne à l'État un appui ferme et durable. Une société



sans réflexion est comme un faisceau sans boussole. Un vaisseau de cet état ne peut ni assurer sa route, ni espérer entrer au port ». La responsabilisation de la religion chrétienne, selon Nietzsche, consiste à mettre dans les mains des philosophes la religion afin que la charité chrétienne qui se fonde sur la pitié disparaisse. À ce titre, la vertu est menacée. En effet, aux yeux de Nietzsche, la compassion chrétienne n'est pas celle qui mène à l'ascèse. Ce philosophe, notons le, met toutes les religions en rapport avec la faiblesse humaine. Ainsi contrairement aux prêtres, Nietzsche propose le philosophe comme l'éducateur de la cité.

En réalité le prêtre, s'il est dangereux, est également, « le négateur, calomniateur, empoisonneur, ne donne pas de réponse sur la vérité ». C'est donc pour ce fait que Nietzsche vante le nihilisme qui nie Dieu, c'est-à-dire toutes les formes du suprasensible. Celui-ci voit dans le nihilisme un moyen pour combattre les dogmes religieux et annoncer de nouvelles valeurs puisque « le dieu des humbles, le dieu des pécheurs, le dieu des malades, le dieu du grand nombre » est mort. Avec les nouvelles valeurs, l'esprit et la liberté se fondent sur la terre. Ainsi, le véritable monde n'est plus celui des idées ou le royaume des cieux, mais la terre. Avec le surhomme qui signifie un au-delà de l'homme, Nietzsche substitue les valeurs positives aux défuntes valeurs religieuses. Nietzsche ramène, par ce fait, l'homme sur terre puisqu'il était plongé dans les questions métaphysiques qui favorisent son angoisse et sa peur. L'homme a, donc, fort de cette espérance, méprisé son univers pour un monde en soi incertain : la vie éternelle.

Or, l'espoir en un monde meilleur n'a entraîné que fatigue, aliénation et faiblesse de la part des hommes. « À quoi bon, en effet, la foi en un sauveur, si la condition de l'homme est un prisonnier ». Pour Nietzsche, la religion est le refuge de tous les ratés. Il est judicieux que les philosophes et les grands esprits inculquent les nouvelles valeurs aux citoyens. « Le philosophe tel que nous le comprenons, nous esprits libres ; l'homme de la plus vaste responsabilité, qui se sent responsable de l'évolution totale de l'humanité, le philosophe se servira des religions pour son œuvre de sélection et d'éducation, comme il se servira des conditions politiques et économiques existantes ». Avec le surhomme, Nietzsche enseigne la liberté de la pensée. Pour lui, il faut briser et nettoyer les toiles d'araignées pour se réapproprier les données tangibles fruits de la création de son temps. L'homme s'affirme en tant que personne morale, il ne se réalise plus comme dans « le troupeau », c'est-à-dire, en tant qu'élément du tout, mais en tant qu'être unique. Les hommes se dépassent dans un



dynamisme totalement lié à leur courage et à leur force. Nietzsche redonne un sens authentique en délivrant du moins en déculpabilisant les hommes. C'est pourquoi, il s'oppose aux doctrines qui revendiquent un au-delà de la vie terrestre. On peut donc insinuer que Nietzsche n'a toujours pas de commerce avec le Dieu chrétien. Zarathoustra nous encourage à ne plus cacher nos esprits dans le sable des choses supra sensibles. La métaphysique que recommande le surhomme, c'est celle des hommes qui sont restés fidèles à la terre donc au monde sensible.

Pour Nietzsche, le philosophe doit comprendre le langage de la nature afin de lui trouver des normes pour une bonne harmonisation sociale. Le philosophe, l'authentique est celui qui peut établir la juste mesure entre la connaissance et la manière d'être ; c'est-à-dire entre la pensée et la vie. Le nouvel évangile est celui qui accorde pensée et vie pour appréhender l'existence. Nietzsche vise donc une transformation du monde. Si la philosophie ancienne a valorisé l'âme, Nietzsche accorde le primat au corps. « Derrière tes pensées et tes sentiments, mon frère, se tient un maître, un inconnu montreur de route qui se nomme soi. En ton corps il habite, il est ton corps », voici le credo de Nietzsche. Si Nietzsche détruit pour construire, c'est pour permettre à l'homme contemporain de trouver un nouveau chemin qui rompt avec la morale métaphysique et religieuse. Son nihilisme qui converge avec des valeurs nouvelles met dans les oubliettes les valeurs traditionnelles.

La religion est, de la sorte, remplacée par la physique pour donner plus de crédit au sensible, le corps, la terre. Les soupçons contre Nietzsche sont donc fondés surtout que les dogmes religieux disparaissent avec les nouvelles normes fondées sur les lois de la nature, c'est-à-dire du corps. « Un point donc pour Nietzsche est acquis : le temps de la métaphysique, connaissance d'une vérité suprasensible ou absolue, est clos ». Une nouvelle voie s'ouvre, c'est le chemin qui piétine les dogmes religieux pour des valeurs issues de la nature.

Conclusion

Si les doutes désavantageux contre le tandem Machiavel et Nietzsche semblent fondés, cela procède du fait que le prince et le surhomme ne sont pas des sacristains. Contrairement aux héros (dirigeants) du Moyen-Âge qui étaient les ministres de Dieu, Machiavel et



Nietzsche se défie des vertus théologiques pour des normes issues des relations entre les hommes, c'est-à-dire de la nature humaine.

Pour Nietzsche, par exemple, « il naît beaucoup trop d'humains : pour ceux qui sont en trop, on a inventé l'État ! Oui l'homme a inventé là ! Une mort pour les multitudes. Le lent suicide de tous s'appelle "la vie" ». Pour Nietzsche, la religion a créé un monde sans héroïsme. Destinés aux faibles, le christianisme a dénaturé la nature humaine et même le pouvoir d'État. Si les soupçons à l'égard de Nietzsche sont fondés, c'est pour le simple fait que Nietzsche est resté constant dans l'apologie de la terre qui rime avec de nouvelles valeurs qui mettant définitivement dans les oubliettes les dogmes religieux. L'homme et la terre au-dessus de toutes les autres valeurs, voici le leitmotiv de Nietzsche. Le surhomme de Nietzsche prend ainsi la résolution d'assurer sa pleine responsabilité. L'absolue liberté de l'homme nouveau permet au héros de Nietzsche de sortir de l'aliénation ou de la dépendance des valeurs religieuses.

Si Machiavel et Nietzsche conviennent que la force constitue le fondement d'un État et qu'elle constitue son substrat, le tandem se rompt quant à l'utilisation des valeurs religieuses dans la conservation du pouvoir. Pour Nietzsche, face à la massification, c'est-à-dire l'altération et la décadence du politique, l'homme d'État, pour sortir de la froideur, doit fuir les sentiments religieux qui sont ostentatoires aux valeurs guerrières comme l'audace et le courage. Machiavel, en revanche, sent une prédilection particulière pour les dogmes religieux. Il n'est pas indéniable que Machiavel, par sa *virtù* (vertu et vices) sape les bases de la religion. Mais, un regard inquisiteur sur le philosophe démontre que la religion n'est pas malade.

Si avec Nietzsche, l'homme nouveau doit responsabiliser la religion, Machiavel recommande fermement à son prince de ne pas recraché les sentiments religieux. Si Machiavel rejette la soumission de la politique à la religion, il démontre que la ruine d'un État provient de la négligence des valeurs religieuses. L'usage de la morale et de la religion par le prince favorise son succès politique. Si Machiavel n'est donc pas un athée, Nietzsche reste dans un état surdi-muté quant aux bienfaits des dogmes religieux.

Bibliographie



- ALBERTONI (E.A), *Histoire des doctrines politiques en Italie*, Paris, PUF, 1985.
- BLANDEVIER (J.), « Jésus : pauvre parmi les autres » : in *les pauvres avec nous*, Paris, LLB, 2006.
- CHEVALLIER (J-J.), *Les grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours*, Paris, Librairie Armand Colin, 1974.
- CHERLONNEIX (L.), *Nietzsche : Santé et maladie, l'art*, l'harmattan, 2002.
- DUPRE (P.), *Encyclopédie des citations*, Paris, Trévisse, 1969.
- ELDELMAN (B.), *Nietzsche : un continent perdu*, Paris, PUF, 2000.
- FRANGIPANE (F.), *Les trois champs de bataille*, traduction Thérèse Morbois, France, J. FO Berlin, 1993
- GOULET (D.), « Science, religions, développement : adversaires ou partenaires », in *Foi et développement*, N°231, Paris, Centre, L. J Lebreton, Nais, 2000.
- HEIDEGGER (M.), *La pauvreté*, Traduction Philippe Lacouet-Labarthe et ANA SANARIZIJA, Paris, PUF, 2004.
- JOLWET (J.), Abélard, Paris, Éditions Seghers, 1969.
- JASPER (K.), *Introduction à la philosophie*, traduction Jeanne Hersh, Paris, Plon, 2006.
- LAPEYRE (H.), *Les monarchies européennes du XVIème siècle*, Paris, PUF, 1973.
- LEVEILLE-MOURIN (G.), *Le langage chrétien, antichrétien de la transcendance : Pascal Nietzsche*, Paris, Urin, 1978.
- LIVET (G.), *Guerre et paix de Machiavel à Hobbes*, Paris, Plan, 1972.
- MACHIABEL (N.), *Le prince*, traduction, chronologie, introduction, Bibliographie, notes et index par Yves Levy, Paris, GF, 1980
- MACHIABEL (N.), *L'art de la guerre*, traduction George Buis, Paris, Berger Levrault, 1980.
- MACHIABEL (N.), *Le prince et les autres textes*, Paris, UGE, 1965.
- MACHIABEL (N.), *Œuvres Complètes*, introduction par Jean Giono. Édition Établie et annotée par Edmond Barincou, Paris, Gallimard, 1952.
- MACHIABEL (N.), *Œuvres*, traduction de l'italien par Christian Bec, Paris, Éditions Robert Laffont, 1996.
- MARSEILLE (J.), *Histoire*, France, Nathan, 1987.
- MOREL (G.), *Nietzsche : Genèse d'une œuvre*, Paris, Aubier Montaigne, 1983.
- NIETZSCHE (F.), *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. Maurice de Condillac, Paris, Gallimard, 1971.
- NIETZSCHE (F.), *L'Antéchrist*, trad. Dominique Tassel, Paris, 10/18, 1997
- NIETZSCHE (F.), *Humain, trop humain* trad. AM. Desroux et H. Albert, Paris, Livre de poche, 1995.



NIETZSCHE (F.), *La généalogie de la morale*, trad. Patrick Wotling, Paris, Livre de poche, 2000.

NIETZSCHE (F.), *Par delà le bien et le mal*, trad. Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1973.

NIETZSCHE (F.), *La volonté de puissance*, trad. Henri Albert, Paris, Livre de poche, 1995.

PAUL (V.), *Nietzsche, l'athée de rigueur*, Paris, Desclée de Auber, 1975.

SARTRE (J-P.), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1970.

VARILLON (F.), *L'humanité de Dieu*, Paris, Centrivion, 1974.